

# Le vagabond obéissant

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 9-10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558610>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## *Le vagabond obéissant*

Ce nouvel épisode du journal inédit d'un jeune réfugié jette un jour cruel sur le désarroi de milliers de proscrits. Repoussée ici, exploitée là, cette jeunesse errante est surtout une jeunesse vacante. Pour le pire, ou le meilleur? La réponse dépend de nous, de chacun de nous.

Je parlais déjà un peu le français, mon ami René presque pas. Nous étions sur les routes nationales, en train de vagabonder.

Nous manquions d'argent, il nous manquait aussi le souci de nous en procurer. La seule chose qui nous intéressait, ce jour, c'était la distance que nous avions pu parcourir. Et nous étions bien heureux, bien contents de cette façon de vivre.

— C'est un beau pays, la France», disait souvent mon ami, et moi j'étais entièrement d'accord avec lui. D'ailleurs il était toujours en train d'apprendre le français. Il profitait de toutes les occasions pour enrichir son vocabulaire. Moi, je l'aidais parfois, lorsque je le pouvais.

Mais, ce jour-là, j'étais un peu embarrassé. Nous avons marché silencieusement et tout d'un coup il m'a demandé: «Dis donc, qu'est-ce que ça veut dire, obéir?»

— Je ne sais pas, répondis-je, je n'ai jamais entendu ce mot. Il nous faudrait bien avoir un dictionnaire...

Cependant la nuit tomba, et nous étions parfaitement pénétrés de cet étrange silence qui flottait autour de nous. Mais il nous fallut nous apercevoir que nous avions faim et que nous étions fatigués. L'abri et la nourriture, c'était le seul problème qui dût être résolu chaque soir. Nous avons vu des maisons, la fumée qui montait par les cheminées. Cela nous fit penser aux dîners d'autrefois, au foyer natal, et tout ça nous rendit un peu tristes. Dans ces soirées notre solitude était toujours cruelle.

«Eh! bien, je veux absolument manger», dit René.

— Moi aussi. Mais tu sais que nous n'avons même pas un sou en poche.

— Ça ne fait rien. Voilà une maison qui doit avoir des habitants. Il y a sans doute un chef de famille. Nous allons y entrer et l'on verra. On essayera de lui «monter le job». Au fond qu'est-ce qu'on risque?

Alors, nous sommes entrés dans la cour, en cherchant le patron. Lorsqu'il nous aperçut, sa première question fut: «Cherchez-vous du travail, peut-être?»

«— Oui, répondis-je, bien sûr. Nous sommes justement en train de chercher du travail.» Et

je fixai mes yeux sur les siens pour lui faire voir combien nous étions sérieux, aptes à faire n'importe quel travail.

«Mais voulez-vous vraiment travailler? Ici il n'y a que des travaux durs, vous savez, ce n'est pas un jeu pour les enfants.

— Mais évidemment! D'ailleurs nous sommes vraiment très contents d'avoir trouvé cette place. Et nous espérons beaucoup que vous aussi vous serez contents de nous.

— Très bien. Vous serez logés, nourris, et vous toucherez deux mille francs par mois. Ça marche?

— Ça marche.

— Très bien. On vous donnera à manger, puis on vous fera voir vos places pour dormir. Vous commencerez à travailler demain.»

Le paysan disparut dans la maison.

«Salaud!» dit René dans notre langue. «Deux mille francs par mois! Il n'a pas honte de vouloir profiter de nous comme cela?

— Mais ferme ça! Qui est-ce qui veut travailler? Moi pas!

— Mois non plus. Mais, quand même, c'est honteux.

— Tant pis pour lui. Tant mieux pour nous. On va bien bouffer, on va bien dormir, et demain matin on s'en va.»

Une vieille femme nous fit entrer dans la chambre. Elle commença à nous parler: «Voilà, voilà, mes enfants, c'est bien que vous soyez venus chez nous, ici, on est bien. Le patron est un peu dur, mais on ne mange pas mal. Car la cuisine, c'est mon travail. Mais que vous êtes jeunes! Il vous faut bien manger. Il y a aussi du vin. Le dimanche vous êtes entièrement libres. Vous pouvez aller au village, au bal. Il y a aussi de belles filles, pas trop méchantes. Mais faites attention! Enfin, vous êtes en bonne santé, c'est le principal. C'est une bonne chose que vous commenciez à travailler. Qu'est-ce que vous avez comme nationalité?»

J'aurais voulu le lui dire, mais René me fit signe de me taire. La femme continuait d'eux à parler:

«Car, vous savez, il y a des étrangers partout. Ils vont. Ils viennent. Quel sort, pour vous! Mais vous êtes encore si jeunes. Et ils travaillent

bien. Vous n'êtes pas les premiers que nous recevions. Et nous avons toujours été contents d'eux...

— Et eux, ces étrangers, est-ce qu'ils étaient contents de vous? J'osai lui poser cette question. Mais je ne compris pas sa réponse. Je sentis que je n'avais pas le droit de poser de telles questions. Et j'étais d'ailleurs très occupé à manger et à boire.

Ensuite la vieille femme nous conduisit dans un endroit où il y avait deux lits. Nous étions bientôt endormis.

Le lendemain, vers quatre heures du matin, René me réveilla. «Lève-toi vite, me dit-il, il faut qu'on se hâte. Il y a déjà une heure que je me suis levé. J'ai réussi à entrer dans la cave et à prendre quelques provisions. J'ai pris aussi quelques bouteilles. Cela nous suffira pour aujourd'hui. Tout le monde est encore en train de dormir, si tu te dépêches un petit peu dans une demi-heure nous serons déjà bien loin...»

Je me suis levé immédiatement. Et puis on s'en est allé. Nous étions déjà loin quand cette phrase m'échappa en français: «Tu sais, mon vieux, c'était une saloperie.»

— Qu'est-ce que c'est, une saloperie?»

Je le lui traduisis.

«Mais non, répondit-il, ce n'était pas une saloperie.

— Alors quoi?

— Je ne sais pas. Mais ce mot me déplait beaucoup. Il nous faudra trouver un mot incompréhensible, un mot qui n'existera qu'entre nous deux pour appeler la chose que nous venons de faire.»

Je n'avais aucune idée. Mais je me souvins de notre conversation de la veille et je lui dis:

«Ecoute, je ne peux pas créer un mot incompréhensible qui nous convienne. Mais il y a ce mot 'obéir' que nous ne comprenons pas encore. Disons désormais 'obéir' quand nous ferons une chose pareille.»

Depuis lors nous avons souvent «obéi» de la sorte.

\*

Je me suis souvenu de cette histoire ce matin, bien qu'elle se soit déjà passée voilà un an à peu près. Car, ce matin, tout à fait par hasard, j'ai lu la «Loi de l'Eclaireur» et surtout ces mots: «L'Eclaireur sait obéir.» J'ai compris tout d'un coup le vrai sens de ce mot.

Nous autres, René et moi, nous avons souvent «obéi» à notre façon. Nous avons «obéi» aux circonstances, au hasard, selon les besoins, selon les impulsions de notre âge.

Je pense maintenant qu'il faut aussi «obéir» comme les éclaireurs doivent le savoir. Parfois ce n'est pas facile. C'est aussi une chose qui doit être apprise. Et non seulement par les dictionnaires.

Mathias \*\*\*

## STATIONS ET VACANCES AUTREFOIS

PAR HENRI PERROCHON

Si dans notre pays des vacances sont actuellement largement octroyées à la plupart, il n'en fut pas toujours ainsi. Longtemps ces loisirs bienvenus furent l'apanage de privilégiés. Mais de tout temps l'attrait de la campagne et des eaux a été grand et plusieurs y cherchèrent une diversion à leur existence habituelle, un moyen de se reposer, de se détendre.

On a trouvé en maints endroits des vestiges de maisons agrestes où de riches Romains venaient passer leur été. Et l'on sait combien, dès la fin du moyen âge, apparurent en des sites idylliques, de villas de plaisance, propriétés de seigneurs puissants ou de marchands prospères. Avec la Renaissance, les séjours aux champs se teintèrent de poésie. On aimait à chanter les charmes de la vie rustique, les beautés de la nature que l'on peuplait volontiers de bergers et de bergères enrubannés, de nymphes ou de faunes échappés de la mythologie. Au XVIII<sup>e</sup>, Haller et Gessner, et surtout Jean-Jacques Rousseau créèrent une vraie mystique de la na-

ture, génératrice de santé et de force, et plus encore: source de vérité, de pureté profonde, de bonté originelle. La civilisation ne corrompt-elle pas l'homme né bon? Aller vivre dans la nature, ne serait-ce que quelques jours, devenait nécessaire pour retrouver les vertus primitives. Senancour plaçait en Valais, en Gruyère ou sur les pentes des Pléiades son paradis idéal. Car, à cette époque, la montagne entraînait en scène, si l'on peut dire ainsi.

Jusqu'alors on s'était contenté de la campagne riante, aux chemins faciles, aux bosquets verdoyants, aux auberges accueillantes, et aussi de cités entourées de leurs remparts et aux arcades fleuries. On ne négligeait pas les bains. M<sup>me</sup> de Sévigné ne partageait-elle pas ses étés, loin de Paris et de Versailles, entre sa maison des Rochers où elle fanait, recevait pour des goûters champêtres ses amies et écrivait de délicieuses lettres, et sa cure à Vichy? En Suisse, certaines stations balnéaires connurent un succès considérable. Baden, déjà connu dans l'anti-